

Il n'y a pas de repos : césure et errance chez Paul Celan

Victor Mazière

Schwarzmaut, *Noir Octroi*, c'est le titre d'une série de poèmes, publiés en 1969, puis repris, l'année suivante, dans le recueil *Lichtzwang* ⁽¹⁾ : écrits à une période particulièrement sombre de la vie de Paul Celan, ils portent paradoxalement en eux la lueur d'une espérance — espérance qui engage une relation tacite avec le *futur informulé* de ce qui sera manifesté dans une parole à-venir. Car ce rapport originaire à la langue nous lie toujours-déjà à ce que l'on pourrait nommer un *serment spectral*. Le partage de la *revenance*, au-delà de la question même de l'archive, ce serait peut-être lui, cet octroi, premier et dernier, que désigne Celan, et dont il nous lègue, en quelque sorte, le *chiffrage* ; ce chiffrage n'est pas une herméneutique, comme ce pourrait être le cas chez Joyce, par exemple, mais bien plutôt un mot de passe ou de passage, dont nous héritons, à seule fin de témoigner, pour le futur, que toute mémoire *engage*, et que nous sommes des héritiers ; circularité saisissante où, en recevant en partage la possibilité même de partager, nous recevons aussi celle de donner, et avec elle, une dette, celle de rendre justice à ce qui est *autre que nous*, c'est-à-dire aussi à ce qui n'est pas ou n'est plus vivant, ou à ce qui, simplement, est absent. Si l'allemand « Maut »,

littéralement le « péage », indique d'ailleurs bien la dette, il n'en précise pour autant ni la destination, ni la provenance, suivant en cela une ambivalence que l'on retrouve également dans le terme français « octroi », qui désigne à la fois le don et la taxe, et donc ici l'impôt noir ou celui que la noirceur nous verse. L'Événement ou l'avènement de la langue, ce qui arrive en elle et par elle — si quelque chose arrive — ce serait cette rencontre avec l'autre, le *tout-autre*, dont parle d'ailleurs Celan dans *Le Méridien* ⁽²⁾ :

« Mais je pense - et pareille pensée ne saurait vous surprendre à présent- je pense que de tout temps, il importe à l'espérance du poème, de parler aussi bien, et sur ce mode encore, de telle cause *étrangère*... ce mot, non je n'ai qu'en faire désormais- de telle cause, plutôt, qui concernerait un autre - qui sait, *tout autre*, peut être. Ce « qui sait », où je vois que je parviens, est bien la seule chose qu'à cette espérance ancienne il me soit possible, en ce jour, et lieu, d'accoler ».

Cette adresse, au-delà d'un méta-discours sur la datation, indique ici la possibilité pour le poème d'habiter sa propre *chronotopie*, constituée d'événements et de lieux hétérogènes, prochains et infiniment étrangers à la fois, comme rassemblés devant un seuil, sur lequel il n'y a pas de repos : car toute frontière est déjà traversée, dans sa chair, par la double inscription poreuse de sa bordure, où le dehors et le dedans se confondent dans l'espace infime et intime d'un re-pli imaginaire.

Des lieux, il y en a beaucoup chez Celan, dans *La Rose de Personne*, par exemple, éclairant la nuit de la langue, à la façon d'astres presque éteints : Paris ⁽³⁾, Tübingen ⁽⁴⁾, Brest ⁽⁵⁾, Cracovie ⁽⁶⁾, Sadigore ⁽⁷⁾, la Bohême ⁽⁸⁾, la Sibérie ⁽⁹⁾, Petropolis ⁽¹⁰⁾, sans oublier la « terreneire, mère des heures » ⁽¹¹⁾ ou « le pays perdu » ⁽¹²⁾. Comme autant de points invisibles, *re-tirés* d'un espace-temps à un autre dans le dessin d'une constellation secrète : Peter Szondi remarquait, d'ailleurs, dans « Eden », son commentaire sur *Schneepart* ⁽¹³⁾, que les poèmes de Celan étaient toujours datés dans le manuscrit, mais qu'ils ne l'étaient jamais dans la publication . Cette césure n'est pas anecdotique : elle n'est pas un refus de la datation interne, mais marque plutôt l'espace d'une incision, que le poème porte dans son corps, comme la trouée d'une mémoire, ou de mémoires multiples, constellées autour d'une provenance, d'un lieu et d'un temps.

Celan utilise tous ces points de repères comme autant de gnomons ou de balises temporelles dans une navigation à l'aveugle : le calendrier (« le treize février », qui date « In Eins », « Tout en un »), l'horloge, les noms de villes, dessinent ainsi une topographie et une toponymie *autres*, où s'agglomèrent à la fois une racine mémorielle commune, et le déport d'une fatalité, comme s'il fallait, à travers toutes les mémoires possibles, jeter un sort à l'inéluctable deuil de chaque heure, qui, comme telle, ne reviendra jamais.

« Celui qui nous comptait les heures
compte encore.

Que peut-il bien compter, dis ?

Il compte, compte.

Il ne fera pas plus frais,

ni plus nuit,

ni plus humide.

Seul ce qui nous a aidés à guetter :

guette maintenant

pour soi. » ⁽¹⁴⁾

Dans le mouvement même où elle tourne, la roue du Destin fait ainsi *re-tour*, dans la torsion d'un parcours temporel non pas inverse, mais dissymétrique, comme une scission de l'espace-temps qui *reculerait d'avancer*, marquant par sa trajectoire l'étoilement d'une incarnation à-venir, absolument ouverte et singulière, absolument.

Désignant et gardant la singularité absolue, en assignant un temps à un lieu, ces dates doivent donc en même temps qu'elles marquent, se *dé-marquer*, pour que la commémoration soit possible comme revenance. Elles ne deviennent marquées et marquantes que dans la possibilité de cette revenance-là, comme une exigence toujours-déjà inscrite en elles : un pacte, scellé par l'anneau, cette autre thématique récurrente de la poésie de Celan, qui est tout aussi bien une annulation, l'effacement de l'alliance qui la lie aux jours pour sceller une autre alliance, originelle, archi-inscrite dans la nuit de la revenance. Par revenance, il ne faut donc pas ici entendre le retour d'un événement inscrit dans un temps défini, comme celui d'une naissance par exemple, mais plutôt, à

travers le deuil de l'instant, le don spectral de cette singularité unique au monde qui ne reviendra jamais. Toute date est un spectre parce qu'elle est — à chaque fois unique dans son retour— l'origine d'un monde, *et* le seuil de cette origine, c'est-à-dire un point d'articulation oscillant entre une non-vie qui n'est pas la mort et une mort qui n'est pas l'absence de vie ; l'origine ne vient à nous que dans la revenance, et par le passage d'une frontière : celle qui joint et sépare l'espace-temps du monde phénoménal de celui de l'hyper-monde de la spectralité. Cet hyper-espace, toujours-déjà ouvert secrètement dans la langue, a sa propre temporalité, ou plutôt sa propre *éternité*, que ne contiendrait aucun lieu ni aucune date, pas plus que le lieu et la date ne seraient déterminés en elle, khôra ⁽¹⁵⁾ fantôme d'un platonisme transfiguré et sans visage, où se lèverait la lumière cendrée d'un soleil autre.

Il est un mot chez Paul Celan au carrefour duquel se rejoignent pour se disséminer tous ces décentrement : c'est celui de « schibboleth », auquel Jacques Derrida a consacré une étude ⁽¹⁶⁾, et qui est le titre par ailleurs d'un des poèmes du recueil *De Seuils en seuils* :

« Avec toutes mes pierres,
grandies dans les pleurs
derrière les grilles,
ils m'ont traîné
jusqu'au milieu du marché,
jusqu'au lieu

où se déroule le drapeau auquel je n'ai
prêté aucune espèce de serment.
Flûte,
double-flûte de la nuit :
songe à la sombre
aurore jumelle
à Vienne et Madrid.
Mets à mi-hampe ton drapeau,
souvenir.
A mi-hampe
pour aujourd'hui et à jamais.
Coeur :
là aussi fais-toi connaître,
là au milieu du marché.
Crie-le, le schibboleth, à toute force / dans
l'étrangeté du pays :
février. *No pasaran*
Licorne :
tu sais bien ce qu'il en est des pierres,
tu sais bien ce qu'il en est des eaux,
viens,
je t'emmène loin
chez les voix
de l'Estrémadure. » ⁽¹⁷⁾

Ce mot hébraïque, se retrouve dans une famille de langues, comme le phénicien, le judéo-araméen ou le syriaque. Ses

sens sont multiples : fleuve, rivière, épi de blé, branche d'olivier. Mais au-delà de ces sens, il a acquis la valeur d'un mot de passe. Il apparaît dans *Le Livre des Juges* ⁽¹⁸⁾, non pour son sens, mais pour la singularité de sa prononciation, qu'utilisèrent les Giléadites pour empêcher les soldats Ephraïmites vaincus de traverser le fleuve. Les Ephraïmites étaient connus pour ne pas pouvoir prononcer correctement le « chi » de schibboleth, qui devenait « sibboleth », et donc, littéralement, un mot pour eux imprononçable : gardant les rives du Jourdain, une sentinelle demandait à chaque personne de prononcer le mot schibboleth, et c'est sur cette frontière invisible de la langue, entre le « si » et le « schi », que ceux qui voulaient traverser butaient et risquaient leur propre vie.

« Treize février. Dans la bouche du coeur
s'éveille un schibboleth. Avec toi
peuple
de Paris. *No pasaran*.

Petit mouton à gauche : lui, Abadias,
le vieillard de Huesca, venait avec les chiens
à travers champs, dans l'exil
se tenait, blanc, un nuage
de noblesse humaine, il nous dit
dans la main le mot qu'il nous fallait, c'était
de l'espagnol de berger, en lui,

dans la lumière de gel du croiseur « Aurore » :
la main de frère, faisant signe
avec le bandeau retiré
des yeux grands comme le mot — Pétropolis,
cité nomade des inoubliés, était
pour toi aussi toscane, à coeur.

Paix aux chaumières ! » ⁽¹⁹⁾

Des frontières du Jourdain à une autre frontière, et un autre temps : février 1936, la victoire électorale du *frente popular*, et les prémisses de la guerre civile. Cri de ralliement, le *no pasaran* fut un schibboleth pour le peuple républicain et pour les brigades internationales, comme une répétition de son propre futur antérieur que fut la guerre d'Espagne, violant ou refermant les frontières, comme autant de plaies inscrites dans le corps d'un pays. Dans la multiplicité des langues et des espaces-temps, le « schibboleth », permettrait ainsi de célébrer, en une seule fois, à la même date du poème, l'anniversaire d'événements singuliers, étalés sur la carte de l'Europe et conjoints par les affinités secrètes d'une constellation invisible, d'un « méridien ». Car ce qui date le poème, le signe d'une singularité, c'est cette conjonction au delà de l'espace et du temps, et que le schibboleth soustrait à l'interprétation herméneutique, à la fixité du sens, constituant son *point de ralliement* et son *relai* invisibles.

« Je recherche également, puisque, à nouveau, j'en suis au début, le lieu de ma provenance. Je les recherche d'un doigt mal assuré, parce qu'anxieux, sur la carte - carte d'enfant, à dire vrai, la seule que je possède.

De ces lieux, aucun ne se laisse situer, ils paraissent absents, mais je sais où, à cette heure, ils doivent surgir finalement et... je découvre quelque chose.

Je découvre quelque chose qui me décharge, pour une part, de m'être en votre présence enfoncé dans cet impossible chemin de l'Impossible. Je découvre ce qui lie, et finalement amène, le poème à la Rencontre. Je découvre quelque chose - à l'instar de la parole - immatériel, mais terrestre, de ce sol, chose ayant forme de cercle, et qui, passant de pôle à pôle, fait sur soi retour et intersecté posément-tous les tropes- : je découvre ... un *méridien* » (20)

Le méridien du schibboleth est le gnomon de la langue, et, de par sa différence phonique, il en constitue aussi le principe ontologique de cryptage et d'ouverture : et cette différence, qui n'a aucun sens par elle-même, devient ce pas au-delà du sens qu'il faut marquer pour passer la frontière d'un lieu, ou le seuil d'un poème, et habiter enfin le creusement originel de la langue.

« Il y avait de la terre en eux, et ils creusaient.

Ils creusaient, creusaient, ainsi passa leur jour, leur nuit. Ils ne louaient pas Dieu qui — entendaient-ils — voulait tout ça,

qui — entendaient-ils — savait tout ça. Ils creusaient, et n'entendaient plus rien ; ils ne devinrent pas sages, n'inventèrent pas de chanson, n'imaginèrent aucune sorte de langue. Ils creusaient.

Il vint un calme, il vint aussi une tempête, vinrent toutes les mers.

Je creuse, tu creuses, il creuse aussi le ver, et ce qui chante là-bas dit : ils creusent.

Ô un, ô nul, ô toi :

où ça menait, si vers nulle part ?

Ô tu creuse et je creuse, je me creuse jusqu'à toi — à notre doigt l'anneau s'éveille. » (21)

L'affirmation et l'annulation à la fois de la date, son devenir-autre, sans nom, ne signent ainsi plus la trace temporellement délimitée d'un sens ou d'une histoire linéaires, mais, bien plutôt, perturbent la frontière entre la lisibilité et l'illisibilité, l'inscription d'une temporalité et sa négation. A la façon d'une ellipse, mais d'une ellipse sans hermétisme, elle exhibe son secret, et risque de le perdre, pour le garder : jeu suprême, jeu avec la nuit, ce sacrifice ou cette auto-scarification que le mot opère au sein de sa propre chair n'est pas sans rappeler par ailleurs ce qui advient dans le processus photographique, qui, est lui aussi une écriture dés-écrite, une écriture phénoménologique, où l'instant, singulier, unique, isolé à jamais du corps du monde sensible, fait signe vers une absence pour toujours cristallisée dans l'image produite. Si le poème est une

parole prothétique, parlant là où elle court le risque qu'il n'y ait plus de langage, l'oeil impassible de l'appareil photographique est lui aussi voyant au-delà de la vue, témoignant impossiblement pour ce « témoin pour lequel nul ne témoigne », dont parle Celan dans « Aschenglorie », « Gloire de cendres »⁽²²⁾. L'ellipse annoncée dans le schibboleth, contrairement aux apparences, n'est donc pas une contradiction dialectisante : car, malgré l'universalisation anonyme de l'ici et maintenant qui s'opère en elle, aucune dialectique de la certitude sensible ne monte la garde devant une archive, nous rassurant de sa certitude. La date est consumée de l'intérieur, le premier instant est toujours-déjà une cendre, une brûlure de nuit : en elle, seule la mort ressuscite, infiniment suspendue dans son point de basculement, par le mouvement-même où elle s'excepte et s'échappe de toute relève.

Asche-Nacht : la cendre et la nuit, la cendrenuit, Paul Celan les fait se rejoindre et s'appeler l'une l'autre, dans un écho terrifiant qui n'existe qu'en allemand :

« Asche,
Asche, Asche.
Nacht.
Nacht-und-Nacht »
(« Cendres. /Cendres, cendres./Nuit/Nuit-la-nuit. »)

Cette cendrenuit, plus haut dans le même poème, affirmait la brûlure de chaque heure, unique, qui ne reviendra pas plus que sa soeur revenante :

« Va, ton heure
n'a nulle soeur, tu es-
es de retour. Une roue, lentement,
tourne par elle-même, les rais
grimpe (...)
Années.
Années, années, un doigt
touche du haut vers le bas (...)
Vint, vint.
Vint une parole, vint,
vint à travers la nuit, voulut luire, voulut luire. »⁽²³⁾

La répétition induit ici un régime de vérité particulier : non sa valeur consultative, celle de la commémoration des années, mais celle, performative, de la parole poétique à venir. Cette revenance n'arrive pas par hasard, elle n'est pas même une qualité seconde, un accident des mots : elle est là, dès leur premier surgissement, elle est le partage de tous les mots, qui, toujours, auront été fantômes, et cette loi régit la relation en eux de l'âme et du corps, du souffle et de la bouche, du feu et de la cendre. L'expérience poétique, et l'art peut-être d'une façon générale, sont tissés de tous ces infimes passages *au-delà*, de ces trouées qui sont autant de rapports fiévreux à l'impossible. Et c'est dans cet impossible-même, dont le schibboleth constitue en quelque sorte le cryptage, le « chiffre du chiffre », pour reprendre l'expression de Derrida, que le rapport à un Autre peut avoir lieu, et qu'un sens, toujours à venir, peut, depuis le chiffre

ouvert par cette relation, naître de « l'ab-sens ». Mais « l'ab-sens » se manifeste, en premier lieu, dans le creusement où opèrent les conventions sémiotiques d'une communauté de langage : la différence entre « chi » et « si » n'a, ainsi, en elle-même, aucun sens, elle est la marque chiffrée qu'il faut pouvoir partager avec l'autre, et, pour cela, il faut que cette différentialité soit inscrite en soi-même, dans le corps de sa propre langue, non pas comme une faculté innée, puisqu'il s'agit d'une différence culturelle, mais comme l'appartenance à une communauté d'apprentissage, à une forme d'alliance. Le schibboleth crypte une tension signifiante, qui parle depuis le hors-sens où il se tient en réserve : il dissimule, sans aucune intention cachée, le secret qu'il héberge dans sa lisibilité, la nuit qu'il déploie dans son jour.

« Je sais comment il s'appelle.

(...)

Il émigre partout, comme la langue,
rejette-la, rejette-la,

et tu l'auras de nouveau, comme lui,
le caillou du

bassin Morave

que ta pensée portait à Prague (...) »⁽²⁴⁾

Le chiffrage du Schibboleth, dans la multiplicité des langues et des errances, désignerait donc un principe d'hétérogénéité au sein même de l'unité, de cette Babel fantasmatiquement inscrite en creux de la constellation des noms et des lieux.

« « et monte une terre, la nôtre,
celle-ci.

et nous n'envoyons

aucun des nôtres en bas,

vers toi

Babel »⁽²⁵⁾

Le pays lui-même est mouvant, déplace ses frontières, se découpe, s'abstrait pour se reformer de nouveau dans le symbole, le gage, l'alliance, l'octroi errant du mot partagé.

En ce sens, le corps linguistique devient *insignifiant* en lui-même : c'est dans le lieu qu'il prend son sens, c'est-à-dire dans sa relation à une limite, une frontière, un seuil, un site ou une situation. Ce sont eux qui forment l'alliance spectrale qui lie le sens à l'insignifiant, en faisant des mots de passage ou des gestes de passage, des moments de franchissements possibles. Des deux rives de la frontière linguistique ou politique (une frontière n'est jamais naturelle), on sait comment prononcer le mot « schibboleth », mais un développement unique fait que seuls certains peuvent le prononcer avec « la bouche du coeur », où « il s'éveille ». La langue, qui en hébreu est aussi « la lèvre », est une langue « circonscrite » comme l'on parle de « coeur circonscrit » dans les Ecritures.

La circoncision, comme telle —« Beschneidung » en allemand— apparaît assez peu chez Celan, mais, lorsqu'elle est évoquée symboliquement, elle est très souvent liée à la « circoncision du mot », et utilisée à

l'impératif, comme une injonction ou une prière :
« Beschneide das Wort », « circoncis-le mot ! »

« rabbi, grinçais-je. Rabbi
Loew:
A celui-ci,
circoncis le mot (...) »⁽²⁶⁾

Ce mot à circoncire, il faut ici l'entendre comme une parole à ouvrir, dans ce qui la marque et la dé-marque à la fois : un mot donné à quelqu'un, pour quelqu'un, césure dans la chair du langage et anneau d'une alliance qui ne serait pas cercle et fermeture, mais au contraire porte ouverte à l'étranger, au prochain, à quiconque, dans l'avenir absolu, hors du temps lui-même, de ce qui viendra.

« Ferme la porte du soir, Rabbi.
Ouvre grand la porte du matin, Ra- »⁽²⁷⁾

Cet avenir, cette clôture déclore dès la première incision et la première cicatrice, s'annonce dans l'aurore de la parole circonscise, s'annonce *comme* aurore : Ra, le nom interrompu par la dernière césure, un rabbi coupé en deux comme l'est le mot lui-même, c'est peut-être aussi, en incise, pourrait-on dire, le dieu égyptien qui s'y trouve convoqué, le dieu du soleil qui présidait à l'ouverture de « la porte du matin ». Sa parole d'ouverture permet de franchir la porte : elle est le schibboleth originel donné à l'autre singulier, c'est-à-dire dans une langue déterminée, pour qu'il le partage, et qu'il entre par la porte, la frontière ou le

seuil. Le rabbi aurait ainsi la fonction d'un gardien du schibboleth, au-delà de toute histoire, de toute frontière et de tout rivage : il est l'intercesseur qui a le pouvoir de circoncire, d'évider le mot, de le rendre sans objet tout en le marquant. Il inscrit dans la langue le *Rien* de l'origine, l'imprime dans la chair et dans le coeur : on donne sa parole en donnant son coeur, « im Herzmund », dans « la bouche du coeur », pour reprendre la première ligne de « In eins ».

On la donne « à celui qui attend devant la porte »

« Einem , der vor der Tür stand » (A un qui attend devant la porte)
« (...) »
à lui
j'ouvre ma parole
(...)
A celui-ci,
circoncis le mot,
à celui-ci,
inscris le Rien
vivant au coeur,
à celui-ci,
écarte les deux
doigts difformes pour une
parole de salut
A celui-ci »⁽²⁸⁾

Cet autre, déterminé (celui-ci) et indéterminé à la fois, car innommé, n'a pas de visage identifiable ; c'est celui qui attend son nom de circoncision, étant aussi en cela l'unique, l'Elu : celui-ci, le destinataire d'une parole en chemin depuis l'origine, l'étranger prêt à recevoir l'octroi du mot.

La langue allemande, plus peut-être que nulle autre, un rabbin-poète devait, doit, devra la circoncire : ce drame intérieur, ce combat avec la cendre et le feu, on peut dire que Celan l'aura lui-même vécu dans sa chair, sachant combien cette circoncision de la parole ne serait jamais délimitée historiquement ni finie. Elle n'a ni lieu, ni date ; en elle reste toujours à venir, ce qui, du fond de la langue, revient, dès l'origine, écartant tout même de sa « mêmeté » et tout sens de son auto-ligature. Comme s'il fallait brûler jusqu'à la cendre même de la langue afin de témoigner pour l'étranger, au-delà de l'holocauste de tous les lieux, de toutes les dates ou les mémoires. Le schibboleth, cette circoncision à même la cendre, ne dit pas autre chose : il témoigne impossiblement pour ce « témoin pour lequel nul témoigne », que nous évoquions plus haut. Il peut témoigner puisqu'il est l'ouverture du Rien, pas même d'un résidu.

Le schibboleth ressemble en cela à ce que les théoriciens de l'Ontologie Orientée Objet ⁽²⁹⁾ nomment un « objet » : un étant retiré au-delà de toute relation, mais appelant, depuis ce retrait, la manifestation sensorielle d'une chair et d'un corps qui le reçoivent, dans un temps et un espace produit

par l'émanation de son apparaître lui-même. Le schibboleth serait, peut-être, un archi-objet, cryptant et décryptant la langue depuis sa crypte originelle, exposé à tous, ouverte à un re-cueillement, qui n'a rien de religieux, tout en étant, d'une certaine façon, sacré, c'est-à-dire secret. Dévoilé et dérobé à la fois, parce que la langue elle-même est cette cavité matricielle où la revenance nous est donnée en partage avec la vie : c'est un milieu dans lequel nous nous éveillons, et avançons, en muets. Nous la recevons dans la première circoncision, celle de nos usages, de notre culture, de notre singularité, mais en elle se déploie, depuis toujours, la possibilité d'une *seconde* circoncision, une circoncision qui ne concernerait pas la chair physique ni la différenciation sexuelle, mais l'invagination originelle de ce qui n'est pas différencié, la double face de la Babel spectrale, féminine aussi bien que masculine. Tous les hommes et toutes les femmes sont circoncis : double incision qui peut prendre le visage du Golem et de la monstruosité, car tout futur est informe et difforme, attendant sa chair à venir dans la matrice noire du temps, cette gangue originelle ensemencée par le néant et l'obscurité du feu :

« Radix, Matrix :

Comme on parle à la pierre, comme
toi, à moi depuis l'abîme, depuis
un lieu ap-
parentée,
lancée, toi,
toi qu'au fond des temps,

dans le Rien d'une nuit,
j'ai dans la Non-nuit ren-
contrée, toi
Non-toi- :

alors que je n'étais pas là,
alors que tu arpentais
seule, le champ :

qui,
qui était-ce, cette
race, assassinée, cette race
érigée noire dans le ciel :
verge et testicule-?

(Racine.
Racine d'Abraham. Racine de Jessé. Racine
de personne-ô
nôtre.)

Oui,
comme on parle à la pierre, comme
toi
tu agrippes avec mes mains
là-bas et dans le Rien, ainsi
de ce qui est ici :

ce sol
à fruits est béant,
ce tombe-en-bas,

l'une des couronnes de la
fleur sauvage. » ⁽³⁰⁾

D'un feu à un autre, d'un continent à un autre, d'un corps à toutes les chambres abandonnées, du feu à la cendre des étreintes, des lits vides, de la lividité renversée des aurores : comme il y a une double césure, une double toponymie et une circoncision à double tranchant, il y a aussi, comme un dernier schibboleth refermé à jamais dans le silence, une polyphonie cachée dans la poésie de Celan, une parole duelle qui la traverse : la sienne, étrangère à elle-même, pourrait-on dire, et celle de l'Étrangère, appelée, désirée, perdue et retrouvée, inlassablement, au fil de la langue, des noms et des lieux.

Écoutons-là une dernière fois, cette thanatobiographie écrite à deux voix, de souffle en souffle:

— « EN EGYPTE

Pour Ingeborg

Tu diras à l'oeil de l'étrangère : Sois l'eau!
Tu chercheras dans l'oeil de l'étrangère celles que tu sais dans l'eau.
Tu les appelleras pour les faire sortir de l'eau : Ruth !
Noémie ! Myriam !
Tu les orneras, quand tu seras couché auprès de l'étrangère.

Tu diras à Ruth, à Myriam et à Noémi :
Voyez-vous, je dors avec elle !
Tu orneras l'étrangère à tes côtés pour quelle soit la plus
belle.
Tu l'orneras de la douleur éprouvée pour Ruth, pour Myriam
et Noémi.
Tu diras à l'étrangère :
Vois-tu, j'ai dormi avec celles-ci ! » ⁽³¹⁾

— « Profession de foi

Je ne peux vivre sans ressentir la présence toujours
D'une étincelle de feu clair.
Mon coeur préfère errer éternellement
Que se rafraîchir dans le courant du jour.

Je cherche l'amour aux ultimes confins
Et brûle de me dissoudre enfin,
Quand bien même tous les appuis me lâchent,
Me jouant aux mains du Malin.

Je me tiens rayonnante devant les plus profonds abîmes,
afin de connaître leur sens ultime
Et il m'est permis aux heures magiques
D'aller à l'origine, au fond des énigmes. » ⁽³²⁾

Janvier 2017

- (1) Paul Celan, *Contrainte de Lumière*, Belin, Paris, 1989
- (2) Paul Celan, *Le Méridien*, Fata Morgana, 1967
- (3) Paul Celan, *La Rose de personne*, Points Seuil, 2002, p.27 ; (4) p.39 ; (5) p.97
- (6) p.137 ; (7) p.45 ; (8) p.143 ; (9) p.76 ; (10) p.111 ; (11) p.67 ; (12) p.35
- (13) Peter Szondi, *Celan Studien*, Suhrkamp, 1972
- (14) Paul Celan, *De Seuil en seuil*, « Celui qui nous comptait les heures », Christian bourgeois, Paris, 1991, p.55
- (15) Platon, *Timée* 50c-52b ; cf également Jacques Derrida, *Khôra*, Galilée, Paris, 1993
- (16) Jacques Derrida, *Schibboleth pour Paul Celan*, Galilée, 1986
- (17) Paul Celan, *De Seuil en seuil*, « Schibboleth », p. 97. Nous avons ici opté pour une traduction alternative de Jean-Pierre Lefebvre.
- (18) *Le Livre des Juges* 12, 5-6 :
« Lorsque Jephté, chef des hommes de Galaad, eut défait les Éphraïmites et pris les gués du Jourdain, de nombreux fugitifs voulurent traverser le fleuve. « Quand un fuyard d'Éphraïm disait : « Laissez-moi passer », les gens de Galaad demandaient : « Es-tu éphraïmite ? » S'il répondait « Non », alors ils lui disaient : « Eh bien, dis « schibboleth » ! » Il disait « sibboleth », car il n'arrivait pas à prononcer ainsi. Alors on le saisissait et on l'égorgeait près des gués du Jourdain. »

(19) Paul Celan, *La Rose de personne*, « Tout en un », p. 111

(20) Paul Celan, *Le Méridien*, p.196-197

(21) Paul Celan, *La Rose de Personne*, p. 11

(22) Paul Celan, *Renverse du souffle*, Points Seuil, Paris, 2003, p. 123

(23) Paul Celan, *Strette*, Mercure de France, Paris, 1990, pp. 102-117

(24), (25) Paul Celan, *La Rose de personne*, pp. 112-115

(26), (27), (28) *op.cit* pp.68-69

(29) Graham Harman, *L'Objet quadruple*, PUF, Collection Métaphysiques, 2010 :

Pour les théoriciens de l'OOO, les « objets », des étants de tailles et de nature diverses, forment le tissu de la réalité : l'univers est lui-même un objet comprenant une infinité d'autres objets. Retirés en eux-mêmes hors de toute relation, ces objets sont inconnaissables en soi : du fait de cette clôture, ils ne peuvent donc interagir que dans une zone d'émanation spectrale, un « éther sensuel », pour reprendre le terme de Graham Harman.

(30) Paul Celan, *La Rose de personne*, pp.68-69

(31) Paul Celan, *Pavot et mémoire*, Christian Bourgeois, 1987, pp. 94-95

(32) Ingeborg Bachmann, *Toute personne qui tombe a des ailes*, « Profession de foi », pp. 60-61